L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

BUREAUX No 73, rue de Chartres. | NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 12 JANVIER 1865. | Entre les rues Bienville et Conti.

NOUVELLE-ORLEANS,
JEUDI MATIN, 1er JANVIER.

L'ABEILLE DE CE JOUR.

A la première page, les nouvelles et annonces du jour.

A la deuxième : l'édition d'hier soir, les annonces de départ de bateaux à vapeur et navires, les ventes par le shérif, des annonces de compagnies d'assurance et de banque, et autres.

A la troisième : matières à lire, annonces de compagnies d'assurance, &c.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par Montgomery & Bros—au face de la rue Seconde, Quatrième District, le bateau à vapeur Swan, deux barges et du bois de construction—Aussi, à leur magasin d'encan, 120 balles de foin.

Par R. Gutierrez—ancienne St Pierre et Bourbon, le fonds d'une grocerie.

Par D. E. Morphy—rue Dryades, et à la Promenade Triton et la rue Calliope, un stock de grocerie, installations, &c.

Par McCerren & Landry—au Masonic Hall, meubles.

Par McCerren & Landry—dans leur salle d'encan, au Masonic Hall, livres de droit et bibliothèque particulière.

Par E. Roger & Co—à leur salle d'encan, marchandises sèches, linge fait et chapeaux.

Par E. M. Jacobs—au Passage de la Bourse, wagons, charrettes, cab, harnais, &c.

Par Brand & Co—à 2 heures, le contenu d'un café situé à l'intersection des rues Levée et Austerlitz, dans la ville de Jefferson, avec deux billards, tables, glaces &c, et une boutique d'huîtres à côté.

Par J. P. Bonneau—au coin des rues Magazine et Gravier, poêle, sel, &c.

Par W. P. Vincent—à son magasin d'encan 300 lots de marchandises sèches, solerets &c., &c.

Nouvelles additionnelles

ARRIVEE DU *MOLLIE ABLE.*

Passage du Tennessee par Hood—Thomas en mouvement—Surprise de paquets fédéraux à Petersburg—Proclamation du gouverneur de New York—Incendie du steamer *George Washington*—Nouvelles d'Europe—Marchés de New York.

Par l'arrivée du bateau à vapeur *Mollie Able*, nous avons reçu des journaux de St Louis, Chicago et Cincinnati du 4, et le Caire *Democrat* du 5 courant. Nous y puisons les nouvelles suivantes qui complètent celles que nous avons données dans notre édition du soir :

L'armée de Hood au sud du Tennessee.

Colombia, Tenn. 2 janv.—D'une très haute autorité en mérite, j'ai appris la certitude que l'armée de Hood est au sud du Tennessee, et qu'elle a traversé depuis une semaine. Les passages en lient à Florence, Tuscumbia, Decatur et Florence, dans un endroit où l'eau n'a que trois pieds de profondeur et un mille de large. Quelques troupes ont passé au bac de Cheatham, au-dessous de Florence.

L'avant garde de Hood atteignit la rivière le 21 ou le 22 et traversa bientôt après.

Le capitaine Hinton, du 12e Indiana, capturé à Franklin, a été échappé, et de lui je tiens que les rebelles ont emmené avec eux au-delà du Tennessee environ 1500 prisonniers unionistes, parmi lesquels il y a 35 officiers, aucun au dessus du grade de capitaine.

Les trois quarts du 13e régiment de Georgie sont unionistes.

Le général Loring et d'autres officiers supérieurs, dont la conversation a été entendue par le capitaine Hinton, déclarent fortement contre Hood et sa stratégie militaire.

Hier soir, le général Steedman a rapporté qu'il était à Courtland, entre Florence et Decatur, poursuivant vivement le train de poudre de Hood.

Tous les malades et les blessés du 23e corps ont été envoyés à Nashville.

On a reçu hier soir l'ordre de se mettre en marche.

Le général Thomas quittera Pulaski aujourd'hui, avec tout son état major et une escorte pour se rendre à Nashville. Il y a trois ports à compléter avant que les trains puissent arriver jusqu'à ce point.

Le général Dana rapporte qu'il a coupé le chemin de Mobile et Ohio au sud de Corinth.

Nashville, 3 novembre.—Nous n'avons rien de quelque temps. Hood a traversé la rivière, mais il ne doit pas compter qu'on le laissera tranquille.

Nous armée est toute entière en mouvement.

De l'armée de Grant.

Washington, 2 janvier—Les rebelles ont fait une pointe sur nos piquets, entre les forts Howard et Wadsworth, devant Petersburg, vers le sud du point du jour, et ont capturé 50 hommes avec leurs armes et leurs couvertures. Cette surprise a réussi.

Incendie du Geo Washington.

New York 3 janvier—Le steamer de la Nouvelle Orléans Geo Washington a été détruit la nuit dernière avec tous ses cargaison par un incendie. La pête sur le bateau est évaluée à $300,000. Il y avait à bord 100 balles de coton, deux à trois mille barils de farine et un assortiment de marchandises.

Troyette sur la côte.

Forteresse Monroe, 31 décembre — Le temps est toujours très orageux. Il n'y a pas d'arrivages du Sud, ni de devant Wilmington. Il est tombé de la neige toute la journée.

Autres nouvelles.

New York, 1 janvier—Le steamer *Asia*, avec des dates du 24 et du 25 est arrivé à Halifax, apporte les nouvelles suivantes :

La canonnière *Acia* a capturé le steamer *Julia* avec 400 balles de coton, entre Charleston et Nassau. Le *Julia* est arrivé à Port Royal le 23.

Le colonel Dibble du 17e régiment de Connecticut assistant-maître de poste en Floride et le capitaine Young de l'état-major du général Birney, ont été capturés par des guerillas entre Jacksonville et San Augustine.

La correspondance du *Herald*, datée de Savannah le 26, dit que lors de la capture de Savannah, quand nos forces prirent possession du fort Jackson, le bélier rebelle *Savannah* ouvrit le feu sur le fort. Les canons étant enclouées, on ne put lui répondre, mais on amena une batterie qui lui envoya des boulets sans pouvoir entamer son armure. Le bélier lança ensuite quelques bombes dans le fort, mais la nuit suivante il sortait et carrière par suicide.

Le général Sherman reçut chaque jour des centaines de citoyens. Il a passé le 25 une grande revue du 17e corps.

Le maire a dit, dans une harangue qu'il a prononcée à un meeting public que la ville contenait 20,000 personnes sans moyens de subsistances, sans combustible et sans vivres, et coupée de toutes communications avec l'intérieur. Le cœur se brise au spectacle des souffrances qu'il a vues : il n'y a qu'un parti à prendre. Il a dit que l'on était redevable au général Geary, commandant de place, pour ce qu'il avait fait.

Une gazette qui avait lutté le blocus s'est approchée de la ville le 29, sans se douter que Savannah était changé de mains.

Le 25, les forces de Forrest ont élevé une nouvelle batterie et arrêté un train du chemin de fer. Une partie des forces de Hardee avaient passé à cet endroit en faisant un circuit par une ancienne route.

On continue à enlever les obstructions de la rivière et un monitor est arrivé.

Le transport *Massachusetts* est arrivé hier soir à Philadelphie, de la barre de Charleston. Une flotte de navires cuirassés était arrivée le 30 dans la rade pour coopérer avec Sherman dans une attaque contre cette ville.

On disait que Hardee avait été forcé de s'arrêter et serait peut-être obligé de se rendre.

Voici la conclusion d'un long article du *Richmond Sentinel*, organe de Jefferson Davis : "Si la France et l'Angleterre veulent conclure un traité avec les Etats Confédérés, reconnaître notre nationalité et garantir notre indépendance à la condition que l'esclavage sera aboli dans tous ces Etats, plaît que de continuer la guerre nous consentirons à recommander la mesure à nos lecteurs. Nous pensons qu'une pareille proposition devrait être accueillie favorablement par ces nations, et qu'il faut la leur adresser."

Les résolutions pour la paix offerte dans la législature de la Caroline du Nord ont été repoussées au Sénat par un vote de 21 voix contre 19, sur une motion de les prendre de nouvelle considération.

La tempête qu'a eu à subir la flotte de l'amiral Porter a été plus des plus terribles qu'il y ait eu sur la côte depuis des années. Les rebelles regardent cette tempête comme providentielle, par elle leur a donné le temps de se préparer.

On continue à demander la nomination de Lee comme généralissime.

Proclamation du gouverneur de New-York.

Albany, 3 janvier—La législature s'est organisée.

Le gouverneur Fenton a lancé une proclamation pour demander au peuple de remplir le contingent de l'Etat dans le dernier appel d'hommes fait par le Président, avant le tirage du 15 février.

Opérations en Georgie.

New York, 3 janvier—Une dépêche spéciale de Hilton Head contient ce qui suit : Le corps de Kilpatrick vient de revenir après avoir détruit une partie du chemin de fer d'Albany au Golfe. Cinquante locomotives et un grand nombre de wagons sont interrompus entre Albany et la rivière Altamaha. La division du général Hazen de 15e corps, et le général Fuller avec deux brigades de 17e, a pour aussi deux jours sur la route. On a trouvé une route de planches conduisant du chemin de fer à Darien, et par laquelle une partie d'un grand train chargé de marchandises de contrebande a passé dans l'intérieur.

Une force de cavalerie, accompagnée par de l'infanterie, a passé dans la Caroline du Sud.

Le coton capturé à Savannah par le général Sherman doit être amené ici et vendu. Le collecteur Draper a reçu ordre d'aller à Savannah recueillir des témoignages sur les titres et droits les propriétaires de coton, et ces droits seront réglés plus tard. Draper part demain pour Savannah. On pense que cette ville sera ouverte au commerce peu de temps après l'enlèvement du coton.

EAU INTYODUITE DANS LE DUTCH CANAL.

Une correspondance de l'armée dit qu'on a fait sauter la tête du canal de Dutch Gap et que l'eau y a été introduite à chaque extrémité, le premier jour de l'an sur le côté supérieur, l'explosion de la mine a laissé des débris considérables et la navigation du canal sera impossible tant qu'ils n'auront pas été enlevés.

En outre, on a découvert que l'ennemi avait élevé une digue à un mille au-dessus de l'extrémité supérieure du canal, ce qui empêche à la rivière de suivre son courant naturel. Le canal a été commencé le 1er d'août dernier et a été fini le dernier jour de décembre. Il a 560 pieds de long, 110 de large et 74 de profondeur. Il raccourcit de sept milles la distance par eau de Richmond.

La lettre de Seward et le ministre du Brésil.

Washington, 3 janvier.—Les journaux ont avancé que le représentant Brésilien près le gouvernement de Washington avait accepté comme satisfaisante la lettre de M Seward relative à la saisie du *Florida*. L'assertion est inexacte, attendu que le chargé d'affaires n'était pas autorisé à prononcer une décision sur la lettre du secrétaire d'Etat. Cette pièce a été, cependant, transmise au gouvernement brésilien et la réponse qui viendra en son temps, sera, sans aucun doute, marquée d'un caractère amical. Le chargé d'affaires brésilien a accompagné d'autres représentants étrangers qui ont eu visite à M. Lincoln à l'occasion du premier jour de l'an. Il est allé ensuite le secrétaire d'Etat chez lui, dimanche, dans l'après-midi.

Marchés de New York.

New York, 3 janvier—Le marché est moins actif et plus faible. Lor a ouvert à 26¾ à monté à 26¾ à baissé à 27 ¾ et ferme à 25 7/8

Le coton est à 1 20 pour middling.

New York, 3 janvier—Lor en vrac est à 23¼.

New-York, 1 janvier—Lor est à 25¾.

Nouvelles du fleuve.

Capture d'un steamer.—Abordage de bateaux.

Par l'arrivée du steamer Mollie Able nous avons reçu les renseignements suivants :

Le bateau à vapeur Watauga, de Vicksburg, a été capturé par des guérillas à Pitcher's Point à 5 milles au-dessus de Skipwith Landing, dans la soirée du 8. Après avoir pris à bord 300 balles de coton, les guérillas emmenèrent le capitaine, l'équipage et les passagers comme prisonniers et mit incendie le bateau. L'intendant et un garçon de chambre outagéens a s'échapper. Il y avait à bord 100 balles de coton.

Le 7 courant, à sept heures et demie du soir, le bateau John Kline a eu un abordage avec le steamer J. H. Dickey, qui descendait de la Rivière Blanche, ayant à bord le 16le régiment de New York avec des chevaux et des mulets. Le choc a été si rude que 75 ou 80 soldats ont été jetés par dessus bord et se sont sans doute noyés. L'accident a eu lieu à Palmyra, à trente milles au-dessous de Vicksburg. Le John Kline a frappé le J. H. Dickey à tribord, emportant les gardes jusqu'à la cambuse, renversant les cheminées et causant des dégâts sérieux. Le Dickey a été être remorqué jusqu'à Vicksburg.

Nouvelles de Matamoros.

Nous avons reçu le *Monitor*, de Matamoros du 10 et du 21 décembre. Il contient peu de nouvelles de l'intérieur postérieures à celles que nous avons déjà publiées. Nous y lisons ce qui suit :

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs de la complète pacification de la frontière, les commandants des forces juanistes s'étant soumis au gouvernement impérial et les villes de la frontière ayant fait acte d'adhésion à l'empire.

Le *Payaso Verde* du 16 décembre dit que Juarez a donné sa démission de Président de la République et remis ses pouvoirs à Manuel Ruiz, président de la Cour Suprême. Le bruit court aussi qu'un de ses derniers actes, datés l'Etat de Chihuahua a dû l'ordre de fusiller le général Gonzalez Ortega.

Carvajal est toujours dans le voisinage de la ligne du Nouveau Leon et de Tamaulipas et on suppose qu'il essaie de passer au Texas. Il n'a que cent hommes avec lui. Canales est déjà au Texas et s'est approché jusqu'à deux lieues de Brownsville, mais il s'est dirigé vers l'Est sans aller jusqu'à cette ville.

Les affaires entre Piedras Negras et Monterey deviennent importantes. Il y a dans la province de ces deux places 6000 balles de coton qui doivent être dirigées sur Matamoros ou à Monterey.

Le *Monterey Era* est un journal anglais qui sympathises avec les confédérés. Il vient de paraître à Monterey un nouveau journal intitulé *Verita* et édité par un cubain, ancien résidant du Texas, le licencié Juan à Quinteiro.

La question de l'esclavage.

Le *Courrier des Etats Unis* a reproduit dans ses numéros du 23 et du 30 décembre un remarquable article de l'*Economiste belge* sur l'esclavage. Cet article fait le bilan véritable de l'émancipation dans tous les pays où elle a été tentée et il trace, dans sa conclusion que nous reproduisons, les résultats probables de l'émancipation en Amérique :

Extinction probable de la race des nègres libres en tout au moins diminution considérable de leur nombre, voilà donc à quoi résultat sera abouti cette émancipation incomplète à si grande frais sous l'influence d'une philanthropie dont on peut louer les intentions mais dont il est impossible de ne pas déplorer les actes.

Supposons maintenant que le Nord, définitivement victorieux, impose l'émancipation des nègres au Sud comme l'Angleterre et la France l'ont imposée à leurs colonies, avec ou sans indemnité, qu'arriverait-il ? De deux choses l'une, ou le Sud ne se verra pas contraint de renoncer à cultiver le coton et le sucre, et dans ce cas, les services de la population noire étant plus demandés, elle déclinera comme elle déclina déjà actuellement dans les Etats libres du Nord, où l'on préfère les travailleurs de race blanche, ou les grandes cultures se relèveront, mais les planteurs du Sud seront obligés, pour obtenir un travail suffisant et régulier, de recourir, à l'exemple de leurs confrères de l'île Maurice et des Indes occidentales, à l'immigration asiatique. Quoqu'il arrive donc, toute émancipation artificielle, que les nègres, filles d'Europe ne croient pas acheter trop cher au prix de la confusion d'une des guerres les plus sanglantes et les plus destructives qui aient affligé le monde, cette émancipation politico philanthropique absolutie, selon toute apparence, à l'anéantissement de la race nègre en Amérique.

Etait-ce bien là le but humanitaire que les négrophiles d'Europe, sans parler de ceux d'Amérique avaient en vue ?

IV.

Il nous reste à rechercher pourquoi l'émancipation, qui a coûté si cher aux blancs, a été funeste aux nègres. Cela tient, selon nous à ce que de la dire, discutons-nous nous exposer aux mêmes de tous les croyants au dogme de l'égalité des races, cela tient à ce que la race noire est, du moins actuellement, une race inférieure et dont les membres sont, pour le plus grand nombre, absolument incapables de se gouverner eux-mêmes. Ils sont infiniment moins nombreux, et ils ont, à ce titre, besoin avant tout d'une tutelle. L'esclavage est cette tutelle, tutelle grossière et barbare sans doute, mais qui, malgré ses défauts, place le nègre sous un gouvernement supérieur à celui du nègre lui-même. L'émancipation hâtive et artificielle, telle qu'elle s'est accomplie dans les colonies anglaises et françaises, telle qu'elle menace de s'accomplir aux Etats Unis, en supprimant cette tutelle nécessaire, a été en sens inverse funeste à la race nègre que pourrait l'être à la race blanche la suppression de la tutelle à laquelle sont assujettis les enfants et les jeunes gens jusqu'à l'âge de vingt et un ans, et l'émancipation "totale et immédiate" des petits hommes de sept ans.

Que la tutelle du planteur des colonies ne soit pas comparable à celle des pères de famille d'Europe, nous l'admettons; mais de ce qu'elle était imparfaite et barbare, s'ensuivait-il donc qu'il fallait l'abolir ? Jadis, dans le monde romain, la tutelle du père de famille ressemblait singulièrement, ne l'oublions pas, à celle du planteur américain. Le père de famille de Rome était le maître absolu de son enfants; il pouvait les tuer ou les vendre si bon lui semblait. Eh bien, parce que la puissance paternelle était poussée à l'excès après les Romains, s'ensuivait-il qu'il fallût l'abolir et abandonner aux mêmes les enfants mineurs ? Non, sans doute, cela eût été insensé. Mieux valait certes cette tutelle barbare que l'absence de tutelle et "le gouvernement des enfants par eux-mêmes". Aussi qu'avons-nous fait ? Nous avons adouci, amélioré, civilisé ce vieux barbare; nous ne l'avons point supprimé. Voilà ce qu'on aurait dû faire pour l'esclavage des nègres et ce qu'on aurait fait sans doute si, au lieu de demander sans ménagement la solution de cette question sociale aux hommes de sentiment et aux hommes d'étude, on l'avait demandée avant tout aux hommes de science. (*L'Economiste Belge.*)

Nouvelles diverses.

—On lit dans le *Constitionnel* :

L'ambassadeur du Mexique, M. J. Hidalgo, qui est en ce moment à Compiègne, vient de recevoir de Sa Majesté l'Empereur des Français les insignes de commandeur de l'ordre impérial de la Légion d'Honneur. M. Hidalgo est l'un de ces esprits éclairés du Mexique qui ont compris le plus vite que la monarchie pouvait seule sauver ce malheureux pays, et qui, dès les premiers jours, ont concacré tous leurs efforts à fonder le gouvernement qui a l'honneur de représenter en France.

LEGISLATURE.

Mercredi, 11 janvier.

Sénat—Le rapport du comité chargé d'examiner les livres de l'auditeur des comptes publics, est adopté.

Le bill pour la poursuite des officiers publics délinquants, passe avec son titre

Chambre—Le substitut pour le bill de la police est mis à l'ordre du jour de lundi prochain.

Un bill pour autoriser le trésorier d'Etat à recevoir tous les *warrants* de dépenses de l'Assemblée Générale pour toutes taxes et dettes envers l'Etat est adopté avec son titre.

La Chambre discute la charte de ville et ajourne.

Vêtements à bon marché—S'habiller à bon marché, par ce temps de papier monnaie, est un problème malaisé à résoudre. Mais il n'est pas absolument insoluble : le tout est de savoir où s'adresser. M. Wm. M Lewis, 31 et 33 rue du Camp, est un des rares marchands qui ont conservé le secret de vendre à bon marché sans se ruiner—Voir aux annonces.

Cirque de S. H. Howe—On sait que le prix d'entrée au cirque de Howe a été réduit à vingt cinq cents pour les places réservées et à cinquante sous pour les sièges réservés d'avance. Cette diminution de prix plaît à l'attrait des représentations de cette célèbre troupe tout une foule nombreuse au Cercle Triple. Le tir fait aujourd'hui le même produit que la semaine.

FEUILLETON.

LES MILLIONS DU COUSIN GASPARD.

VI

Juliette qui n'avait été si gaie et si dépouillée de ses armes comme les autres voyageurs, s'approcha des autres prisonniers

—Mes amis, leur dit-elle, ne faites point d'inutiles efforts pour contenir ses larmes, vous allez être remis en liberté.

—Et toi ! s'écria Clémence.

—Moi, je reste ici.

—Pour épouser ce misérable assassin, dans doute, dit Valentin, qui avait entendu que j'allais de la convoyer et devinait le reste.

—Oui, c'est le prix que je puis sauver ma vie et la vôtre.

—Et le crime que nous soustéorons notre salut au prix de ton malheur éternel ? s'écria Clémence en embrassant sa cousine.

—Il le faut, Clémence, toi et moi nous avons à remplir un devoir qui l'emporte sur toute autre considération. Tu as un fils, moi, j'ai deux enfans. Tous trois nous sont bien jeunes encore. Qu'adviendrait-il de lui, de nous, si nous ne restait dans ce monde pour veiller sur eux ? Je te recommande mes pauvres filles, Clémence. Je serai bonne et sage, je vous le promets. Tu m'obéiras puisque leur mère a donné sa vie pour toi en mourant à l'amour de ton fils. Si quelque jour Frédéric pouvait apprendre ce qui a été, de la part je ferrais vivre bonheur mon union qui me récompenserait du sacrifice que je fais aujourd'hui. Je les sort toutes et bonne toutes les deux. J'ai aussi soif fait ici bas pour que Dieu en tienne compte à mes pauvres orphelines, et leur épargne de trop cruelles épreuves. Ne m'interrompez pas. Tu dois bien voir que ma résolution est inébranlable. Une discussion entre nous ne servirait qu'à prolonger une situation déjà bien cruelle et à lasser encore plus la patience de ces ennemis. Approche donc Richard, j'ai quelque chose à vous dire.

Richard fit un pas vers Juliette.

—Vous aimez ma cousine Clémence, et, de mon côté, je vous crois un honnête homme.

—Juliette, Juliette ! s'écria Mme Martigué en cachant sur l'épaule de sa cousine son visage couvert de sanglots et de larmes. Tu m'oublieras.

—Pardonne moi de trahir ton secret, reprit Mme Bartelle avec un doux et triste sourire, mais il faut que ces gens-ci voient que je dis la vérité, puisque je les engage à me croire. Je ne puis rien pour vous, Richard, Clémence vous aimera, mais ma mort vous en voudra, vous comprendra que je n'est pas disposé-mentir. Elle ne voulait jamais avouer, car elle a deviné le soupçon qui s'était élevé dans votre cœur.

—Madame, murmura Overnon, ne croyez pas.....

—Ne cherchez pas à le nier. Les apparences ne justifiaient que trop vos craintes, peut-être même a ce moment-là avaient elles quelque fondement. Vous voyez que je vous parle franchement, mais c'est avec la même franchise aussi que je vous jure que maintenant vous êtes réellement et sincèrement aimé par une bonne et noble femme, digne de votre estime et de vos tendresse.

—Et que j'aime de tout mon âme ! s'écria le jeune Anglais avec un transport de joie et de reconnaissance.

Clémence et Richard échangèrent un regard humide, et Juliette reprit : Il nous reste encore quelques heures entre l'une vers l'autre, mais leurs lieu les emplé-bientôt.

—Chère et bonne Juliette ! murmura Mme Martigué.

—Oh ! si vous savez combien ce que vous venez de me dire me rend heureux ! dit Richard avec élan. Comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous ?

—En veillant sur mes enfans, répondit Juliette.

Je ne puis vous abandonner ainsi.

—Il le faut, sir Richard. Clémence ne peut voyager seule. D'ailleurs, votre présence m'enrichit rien. Au nom du ciel, ne songez qu'à mes enfans !

Elle les embrassa, et tint Clémence bien longtemps serrée contre son cœur.

—Nous une mère pour mes enfans, lui dit-elle encore en la quittant, et aimez-les bien pour l'amour de moi !

Elle s'approcha alors de Valentin, qui était resté immobile et silencieux jusque-là.

—Tu vois maintenant pourquoi je ne pouvais songer à t'épouser, lui dit-elle. Lorsqu'en quittant Colesberg je partis seule avec Morany.....

—Par ma faute ! s'écria-t-il avec une profonde douleur.

—Nul ne pouvait prévoir ce qui en résulterait. Si la jeunesse ne pardonnait pas, si le monde ne mettait de mon côté, ou sur, je dus fuir au milieu de la nuit pour échapper à ses obsessions.

Quand il parvint à me rejoindre, mes filles, la pauvre Toinette et moi, nous étions à demi mortes de faim, de soif et de fatigue. Pour qui savait de mes enfans, je jurai d'être à lui si jamais je devenais libre. Il est probable que Beu Mosel lui avait déjà appris la mort de mon pauvre mari. Maintenant je dois tenir mon serment. En échange, on m'accorde votre grâce à nous Partez, et que Dieu vous protège ! Je te recommande Emma et Cécile, mon bon Valentin.

Il resaisit cependant la main de Juliette.

—Juliette, lui dit-il, Richard et Clémence veilleront sur tes enfans. Quant à moi, après tu supposer un seul instant que je te laisserais seule ici !

—Ta présence ne peut rien changer à ma destinée.

—Au moins, je serai près de toi.

—Ils te tueront.

—Eh bien ! en mourant je pourrai entendre encore la voix et contempler ton visage adoré !

—Tais-toi, Valentin, ne me regarde pas ainsi. Oh ! tu me feis mourir.

—Il faut pourtant que je te dise la vérité, Juliette. Depuis quelque temps seulement, je commence à lire dans mon cœur, non seulement pour le présent mais pour le passé. Eh bien ! Juliette, sais-tu ce que j'y ai découvert : c'est que je t'ai toujours aimée ! Oui, mon ange, toujours. A vingt ans, emporté par la fougue de mon âge et par un sot amour propre, j'ai fait des folies qui ont brisé le projet que nos mères avaient formé pour nous deux. Plus tard, en te retrouvant marée, j'ai senti que j'avais laissé échapper, par mes fautes, le seul amour qui pût me faire heureux. Mais ce bonheur, Juliette, tu le dois, tu le peux encore, car, si je t'ai bien connue, tu n'es pas disposé-mentir. Elle ne voulait jamais avouer, car elle a deviné le soupçon qui s'était élevé dans votre cœur.

—Madame, murmura Overnon, ne croyez pas.....

—Ne cherchez pas à le nier. Les apparences ne justifiaient que trop vos craintes, peut-être même a ce moment-là avaient elles quelque fondement. Vous voyez que je vous parle franchement, mais c'est avec la même franchise aussi que je vous jure que maintenant vous êtes réellement et sincèrement aimé par une bonne et noble femme, digne de votre estime et de vos tendresse.

—Et que j'aime de tout mon âme ! s'écria le jeune Anglais avec un transport de joie et de reconnaissance.

Clémence et Richard échangèrent un regard humide, et Juliette reprit : Il nous reste encore quelques heures entre l'une vers l'autre, mais leurs lieu les emplé-bientôt.

—Chère et bonne Juliette ! Murmura Mme Martigué.

—Oh ! si vous savez combien ce que vous venez de me dire me rend heureux ! dit Richard avec élan. Comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous ?

—En veillant sur mes enfans, répondit Juliette.

Je ne puis vous abandonner ainsi.

—Il le faut, sir Richard. Clémence ne peut voyager seule. D'ailleurs, votre présence ne m'enrichit rien. Au nom du ciel, ne songez qu'à mes enfans !

Elle les embrassa, et tint Clémence bien longtemps serrée contre son cœur.

—Sois une mère pour mes enfans, lui dit-elle encore en la quittant, et aime